

qu'elle ne voulait pas vendre, furent emmagasinées dans une grange assez solidement bâtie pour que rien ne pût être détérioré par l'humidité ou les intempéries. Tout cela demanda assez de temps, malgré les impatiences des enfants qui l'un comme l'autre avaient hâte d'être à Paris et de commencer leur nouvelle existence. Lise, pendant qu'elle était obligée de régler ses dernières affaires avec le soin qu'elle apportait en tout, les envoyait au refuge afin qu'ils trouvassent le temps moins long. Mais ce paradis de leur enfance, où ils avaient passé des jours si heureux, ne leur plaisait plus de la même façon, c'était évident. Dès qu'Antoniet prenait ses pinceaux, une grande lassitude s'emparait de lui, et son esprit, on le voyait, sur les ailes d'or du rêve, partait bien loin.

Quant à Monette, son piano restait muet, sa belle voix vibrante ne s'élevait plus dans la solitude du joli jardin, toujours fleuri. Grillon seul, encore ingambe, et pas trop vieux pour son âge, avait repris son coussin avec une très visible satisfaction. Il était certain que Monette, qui n'avait peut-être pas les mêmes raisons intimes qu'Antoniet de vouloir s'installer le plus tôt possible à Paris, subissait également les énervements de l'attente, et ne pouvait retrouver son calme passé, dans la période transitoire où se trouvait la famille tout entière. Aussi le frère et la sœur revenaient-ils le plus possible à l'auberge, où il leur semblait que leur présence seule hâtait les préparatifs, et forçait Lise à moins s'attarder sur certains détails. Du reste, vu la chaleur extraordinaire et anormale, au commencement de mai, chose excessivement rare, les étrangers commencèrent à arriver cette année-là à Luchon. Quoique le propriétaire ne dût être chez lui qu'à partir du 1er de juin, Lise sentait bien qu'elle devait au plus tôt laisser ces braves gens commencer seuls leur nouvelle existence. D'un autre côté, la marquise, qui lui écrivait fréquemment, la pressait d'arriver à Paris, les meubles étaient installés, la maison était prête.

— Nous partirons samedi !... dit-elle enfin à ses enfants.

C'était le matin.

Malgré la joie très évidente que leur causa cette nouvelle si impatiemment attendue, leur cœur à tous les deux se serra un peu. Ils avaient été si heureux, si aimés dans ce coin sauvage de montagne où s'était écoulée leur enfance ! Et d'un commun accord, ils décidèrent qu'ils consacraient les dernières journées à visiter les divers sites qu'ils avaient le plus aimés. Alors leur main l'une dans l'autre, comme lorsque Antoniet soutenait Monette toute petite, ils refirent les chers pèlerinages du passé et du souvenir. L'après-midi du second jour, en revenant de la cascade du Parisien, Monette très émue et un peu lasse dit à Antoniet :

— Laisse-moi ici, veux-tu ? Monte sur les hauteurs si tu en as envie, tu as dit que tu voulais y aller.

Moi, je vais rester à regarder couler l'eau et à rêver comme jadis. Reviens me chercher dans une heure, nous irons un moment au refuge. Il lui obéit. Et, après l'avoir assise commodément sur les racines d'un grand chêne, tellement larges qu'elles formaient comme un banc naturel, il grimpa par le joli sentier qui, au fond et à gauche, s'élance vers les sommets. Monette était à demi étendue ; sa chemisette de crêpe et son grand chapeau noir donnaient un éclat extraordinaire à son teint, d'une blancheur déjà si idéale. Elle rêvait, bercée par le bruit du ruisseau qui, à ses pieds, tombait de quelques mètres dans une sorte de bassin naturel fait de plusieurs roches inégales, pas très hautes, mais remarquablement pittoresques et folies avec leurs mousses humides, leurs ronces pendantes, et les lis qui, à l'entour, s'ouvraient à profusion. La fraîcheur de ce lieu était délicieuse. Les pépiements de quelques oiseaux qui mêlaient leurs petits cris au chant cristallin de l'eau bondissante, rendaient plus profond le silence de cet endroit sauvage et désert. Tout à coup on parla dans le sentier, qui un peu plus loin remontait de la cascade.

— Allez-nous attendre à l'auberge, et priez qu'on nous y prépare un déjeuner très simple avec du lait et des œufs, dit une voix de femme, d'un timbre d'une douceur et d'une pureté remarquables.

Nous, continua-t-elle, nous marcherons plus doucement et nous nous arrêterons même un peu, n'est-ce pas, Rolland ?

— Oui, maman, répondit une voix plus forte ; cependant il est très tard, près de deux heures, et il me semble qu'il serait temps de déjeuner, je meurs de faim.

— Alors, dit la jeune femme aussitôt, prévenez que nous arrivons tout de suite, sur vos talons, et qu'on se hâte.

Un guide passa devant Monette en accélérant son pas, et tout aussitôt un groupe ap-